

“ Cudoagny se tait ; les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit, car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger,
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu, cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

“ J'aurais pu repousser loin, bien loin du rivage,
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert.
Mais de Cabir-Coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

“ Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traître
Qu'on nommera tout bas.

“ Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide ;
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage.
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

“ Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

“ Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides
Vous les verrez courir.